

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Fondée le 1er septembre 1827.

NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 22 AVRIL 1895

BUREAUX : rue de Chartres No 323.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : No 323 rue de Chartres.
Entre Costi et Bienville.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La., as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 22 AVRIL 1895.

PREX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE

Un an.....\$12 00
Six mois..... 6 00
Trois mois..... 3 00
Un mois..... 1 00
On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an.....\$3 00
Six mois..... 1 50
Trois mois..... 1 00
Un mois..... 75

FEUILLETON.

LES DRAMES DE LA VIE.

LE SECRET

—D'UNE—

TOMBE.

—PAR—

EMILE RIOHEBOURG.

GRAND ROMAN INÉDIT.

QUATRIÈME PARTIE.

LA JOLIE DENTELLIÈRE.

(Suite.)

—Ce n'est certainement pas par curiosité que vous avez vu ces papiers au docteur Villareau, vous en connaissez l'importance...
—Je la soupçonnais j'ai jeté les papiers dans une bouche d'égoût !
—Non, j'ai menti !
—Qu'en avez-vous fait ?
—Je les avais déposés dans un meuble où la police n'a pas su les trouver. Pendant que j'étais en prison, le meuble a été vendu par le propriétaire de la maison où je demeurais.

—Et vous ne l'avez pas retrouvé ?
—Était-ce possible après les huit années que je suis resté en prison ?
—Ainsi, ces papiers d'une si haute importance sont absolument perdus ?
—Absolument perdus, répéta sourdement Forestier.

—Forestier, reprit le docteur après un moment de silence, pourquoi ce crime que vous avez commis la nuit dernière ?
—Si vous tenez à le savoir, le commissaire de police vous le dira.

—De complicité avec le misérable qui vous a aussi frappés d'un coup de poignard, vous croyez avoir tué votre victime ; eh bien, détrompez-vous, la blessure que vous lui avez faite n'est pas mortelle, il vivra.

—Vous dites vrai ?
—J'ai été appelé auprès de lui, je réponds de son guérison.

—Eh bien, tant mieux !... Après tout, je ne le connais pas et cet homme, et je n'avais, moi, aucune raison de lui en vouloir.

—Forestier, reprit gravement M. Deltell, les paroles que vous venez de prononcer semblent indiquer que vous êtes accessible à des remords. Votre vie a été un tissu de mauvaises actions, et certes, à cette heure, j'aimerais à vous voir exprimer des regrets ; pour quoi ne vous repentirez-vous pas de tout le mal que vous avez fait ? Je vous ai adressé tout à l'heure une question à laquelle vous n'avez pas répondu. Montrez-moi donc que vous avez le regret de votre ignominieuse conduite envers votre femme ; prouvez-moi donc que vous avez le repentir de vos fautes, de vos crimes, en me disant ce que vous est devenue votre fille.

—Et comme le misérable se taisait :
—Voyons, ajouta le docteur, est-ce la mort ?

—Forestier fit un effort et parvint à se soulever un peu sur le lit. Ses yeux se remplirent de larmes étranges, et regardant fixement M. Deltell :

—Monsieur le docteur, dit-il, vous répondez de la guérison de l'homme que j'ai frappé d'un coup de poignard, répondez-vous aussi de la mienne ?

—A son tour, hésitant, M. Deltell resta silencieux.

—Où ! vous pouvez sans crainte me dire la vérité... Après, je répondrai à votre question.

—Eh bien, Forestier, vous ne survivrez pas à votre blessure, vous êtes condamné.

Le misérable eut un moment de prostration à l'idée de sa fin prochaine, mais il retrouva vite tout son sang-froid.

—Après tout, dit-il, il vaut mieux qu'il en soit ainsi ; je ne monterai pas sur l'échaffaud ou ne serai pas envoyé à la Nouvelle-Calédonie. Un peu plus tard, il faut toujours mourir.

Monsieur le docteur, combien ai-je encore de temps à vivre ?
—Je ne saurais le dire exactement, mais tout indique que vous ne verrez pas la journée de demain.

—Oh ! partir si vite ! murmura Forestier.

Il resta un instant comme recueilli, les yeux fermés ; puis de sa voix faible et toujours sifflante :
—Monsieur le docteur, reprit-il, j'ai une grâce à vous demander. —Que voulez-vous obtenir de moi ?

—Avant de mourir, je voudrais voir ma fille.

—Elle existe donc ? s'exclama M. Deltell.

—Vous ne l'avez donc pas abandonnée ?
—Je l'avais abandonnée, mais je l'ai retrouvée.

—Oh est-elle ?
—A Paris.

—J'ai compris, Forestier, vous voudriez que j'aie cherché votre fille ?

—Oui.
—Eh bien, j'irai.

—Quand ?
—Dans un instant.

—Oh ! oui, n'est-ce pas ? Tout de suite. Je ne voudrais pas mourir avant...
—Où demeure Mlle Forestier ?

—Ma fille s'appelle Georgette et elle ne connaît pas le nom de son père.

—Georgette ! répéta le docteur avec surprise.

—Elle demeure actuellement rue Lafayette.

—Oui, chez Mme Prudence, marchande d'objets d'art.

—Mais, malheureux ! Georgette, votre fille, est la fiancée de Paul Lebrun.

—Je sais cela.

—Paul Lebrun est l'ami intime de mon fils.

—Ah !
—Et son père, sculpteur sur bois est resté notre ami après avoir été celui du docteur Villareau.

Les yeux de Forestier, brillants de fièvre, s'ouvraient démesurément, ahuris.

—Et Georgette est votre fille !
—S'écria M. Deltell d'un ton douloureux, ah ! malheureux, malheureux !

—Vous la connaissez ?
—Je ne l'ai pas vue encore ; mais je sais combien elle ressemble à son père...
—C'est vrai, approuva le misérable.

—Forestier, reprit M. Deltell, après un silence, peut-être voudrait mieux que vous ne visiez votre fille.

—Monsieur le docteur, répliqua-t-il vivement, vous venez de me promettre...
—Oui, je vous ai promis d'aller chercher votre fille, et si vous le voulez absolument, je tiendrai ma promesse. Mais réfléchissez aux conséquences de cette entrevue, enoars une fois, Forestier ! Il se traitait préférable que votre fille ignorât toujours le nom de son père.

—Monsieur le docteur, je désire voir ma fille avant de mourir ; je vous demande une grâce que vous m'accordez à un mourant.

M. Deltell fronçait les sourcils ; il avait l'air de vouloir lui répondre, mais il se contenta de remplir la mission dont le chargeait Forestier. Mais il avait promis.

—Soit, dit-il un peu sèchement, vous verrez votre fille ; je vais aller la chercher.

—Merci, monsieur le docteur. La physionomie du bandit traahissait une assez vive émotion.

XXI

LES BAIERS DE GEORGETTE.

Mme Prudence donnait une leçon à Georgette dans le petit salon.

—Ordinaire, la marchande à la toilette, qui avait beaucoup vu et beaucoup dit, semait ses leçons de citations et d'anecdotes, qui les rendaient fort attrayantes et en faisaient une véritable distraction.

Mais ce jour-là comme les jours précédents, Léonie n'avait pas cette sérénité d'esprit, cet agrément entrain que la jeune fille lui avait connus. C'est que depuis sa curieuse aventure chez le marquis de Mimosa, qui l'avait convertie de confusion et écrasée de honte, elle était dominée par une vague inquiétude.

Vainement elle essayait de se

secouer, de réagir contre ses impressions, elle restait préoccupée, soucieuse. La scène douloureuse de l'hôtel Meurice avait laissé en elle de noirs pressentiments.

La leçon fut brusquement interrompue par l'arrivée de Paul.

—Désolé ! ne put s'empêcher de s'écrier Léonie.

Le jeune homme était tout joyeux et avait le visage rayonnant.

—C'est vrai, répondit la jeune fille.

—Comme moi, ma chère Georgette, vous vous apercevez qu'elle n'est plus la même ?

—Pourquoi est-elle ainsi changée ?
—Je ne sais pas.

Si la jeune fille ne savait pas que la mère de son fiancé avait des inquiétudes, des craintes, elle savait cependant que le changement d'humeur de Mme Prudence était dû à la scène qui avait eu lieu à l'hôtel Meurice. Mais elle ne pouvait pas dire cela au jeune homme.

—Moi, reprit Paul, je crois deviner la cause de sa tristesse. Pauvre mère ! elle ne voit pas arriver sans inquiétude le jour de notre mariage ; elle pense qu'elle ne sera pas près de nous et n'aura pas le droit de prendre part à notre bonheur ; et puis, elle s'imagine qu'elle va être tout à fait séparée de vous.

La jeune fille hochait tristement la tête.

—Georgette, ma bien-aimée Georgette ! continua le jeune homme, il nous faut aujourd'hui vaincre la résistance de mon père, il faut que nous obtenions le pardon de ma mère.

—Oui, oui, mon Paul, il le faut !
—Ma bien-aimée Georgette, vous avez su prendre sur mon père un empire sur lequel je compte ; votre cœur vous inspirera une éloquence irrésistible.

La voiture s'arrêta devant la maison du sculpteur sur bois. Ce-lui-ci les attendait à l'entrée de l'atelier, à ce moment désert, les ouvriers étant allés déjeuner.

La bonne figure du père Lebrun était épanouie. On sentait que la joie de son cœur avait besoin de s'épancher. Il serrait dans ses bras Paul et Georgette, puis les entraîna dans une partie de l'atelier, disant :

—Nous avons quelques minutes avant de déjeuner ; venez que je vous fasse voir quelque chose.

Il leur montra des statuettes en bois, des ornements de toutes sortes, le tout finement travaillé et qui formaient un ensemble qui arracha des cris d'admiration aux deux jeunes gens.

—Mes enfants, dit le sculpteur, tout cela est pour vous ; depuis quelque temps, on ne travaille ici qu'à des objets de ménage. Ceci est destiné à la bibliothèque, ceci à un secrétaire, ceci à une salle à manger, la cheminée de votre chambre à coucher. Nous avons commandé à un menuisier que j'ai commandés à un menuisier de mes amis. Je voulais vous ménager cette surprise pour le jour de votre mariage, mais je n'ai pas pu attendre. Eh bien ! êtes-vous contents de votre vieux père ?

Georgette répondit en sautant au cou du vieillard, pendant que Paul, très ému, lui serrait silencieusement la main.

—Voyez-vous mes enfants, reprit Lebrun, il faut qu'on se plaise dans son nid, afin de ne pas être tenté d'aller chercher ailleurs des distractions.

Entourant de son bras la taille de Georgette, il continua :

—Ma fille, c'est à votre mari, dans le calme du foyer, que vous devez demander le bonheur ; ailleurs, on ne le trouve que l'ombrage ; Oh ! je ne crains rien pour vous, s'empressa-t-il d'ajouter, je vous connais bien et je sais que pour vous les pièges du monde ne sont pas à redouter.

À ce moment la servante vint annoncer que le déjeuner était prêt à être servi.

Gaiement le vieillard offrit son bras à la jeune fille et ils montèrent à la salle à manger.

Lebrun, toujours si réservé, et même un peu froid dans les relations ordinaires, ne se contenait pas et laissait déborder sa joie avec une exubérance de paroles qui surprenait les deux jeunes gens.

—Le jour de votre mariage, disais-je, j'aurai vingt ans de moins sur les épaules ; d'ailleurs ce sont les mauvaises langues qui disent que j'ai plus de soixante ans. Je ne suis plus aussi vieux puisque je suis resté jeune ; mes veines ; je me sens capable d'aller jusqu'à cent ans ; je reprendrai grandir mes petits enfants et peut-être ferai-je sauter sur mes genoux mes arrière-petits-fils.

L'avenir lui apparaissait paré des plus séduisantes couleurs. Il formait mille projets dans lesquels son imagination enivrée d'espérances mêlait ses rêves aux conceptions du plus solide jugement. Paul et Georgette l'écoutaient avec une sorte de ravissement. De

temps à autre, cependant, ils se consultaient du regard, se demandant si le moment n'était pas venu d'engager l'action en faveur de la mère de Paul. Mais ils voyaient le vieillard si heureux qu'ils hésitaient à troubler sa joie en réveillant le souvenir de ses vieilles douleurs.

On était à la fin du dessert ; Martine venait de servir le café, qui fumait dans les tasses.

—Paul, dit tout à coup le sculpteur, si nous arrêtons dès maintenant le jour de votre mariage ?

—Les deux jeunes gens se regardèrent.

—Mes enfants, reprit Lebrun, vous n'accueillez pas ma proposition comme je m'y attendais, joyusement.

—Mon père, reprit Paul d'une voix émue, nous sommes heureux, Georgette et moi, de savoir que plus rien ne s'oppose à notre union, et nous en pourrions fixer le jour sans une dernière difficulté.

—Quel difficulté ? demanda vivement Lebrun.

—Mon bon père, il y a ma mère.

Le front du sculpteur se rembrunit subitement.

—Mon père, il est venu le moment d'une réconciliation que Georgette et moi n'avons jamais cessé d'espérer.

—Quoi ! encore ! fit Lebrun devenu très pâle ; je croyais, mon fils, que tout avait été dit entre nous sur ce douloureux sujet.

—Oui, mon père, tout a été dit ; il y a de votre côté ce que vous avez souffert, de l'autre le vil regret des fautes commises. Je regrette. Mais vos enfants savent que vous êtes bon, que vous avez toujours été indulgent pour les fautes ; mon père, vous voyez ce qui manque à notre bonheur, c'est que nous ne devons et que nous ne pouvons pas nous séparer.

—Et quand elle eut fébrilement embrassé la jeune fille :

—Maintenant, reprit-elle, raconte-moi ce qui s'est passé.

Georgette lui fit le récit qu'elle demandait.

—Toi et Paul, dit-elle, vous êtes deux bons enfants et vous me prouvez bien, et de toutes les manières, que vous m'aimez.

Elle resta un instant silencieuse et reprit :

—Il me tendra la main, il pardonne, mais il n'oublie pas... Il ne peut pas oublier, ajouta-t-elle avec des larmes dans les yeux ; j'ai toujours été terriblement dresseur entre lui et moi.

—Ma mère, dit doucement Georgette, nous serons aussi, Paul et moi, entre vous et lui.

Léonie soupira et secoua la tête. Georgette s'étonnait et s'attristait de la sombre attitude de Mme Prudence.

—Ma mère, reprit-elle, n'êtes-vous donc pas heureuse de cette réconciliation ?

—Cette réconciliation, ce pardon, ma fille, je les ai souhaités avec ardeur, je les ai accueillis avec reconnaissance ; mais, vous-tu, il y a des moments dans la vie où l'on sent en soi un dégoût profond. Pourquoi cela ? Ah ! pourquoi ! Parce que l'on jette un regard en arrière et qu'on voit tout ce que l'on a se reprocher.

—Oh ! ma mère !
—Tu ne peux pas comprendre cela, toi, dont la vie qui commence est toujours si pure. Ah ! on ne retrouve plus le calme de l'âme, quand une fois on la perdu !

À ce moment, après avoir frappé, Elisabeth ouvrit la porte du salon.

—Qu'est-ce demanda brusquement Léonie.

—Un monsieur qui désire vous parler.

—Je ne sais pas, madame ; ce monsieur est très bien ; il est descendu d'une voiture de maître et est décoré de la rosette de la Légion d'Honneur.

Mme Prudence se leva et suivit Elisabeth dans le magasin.

Elle n'eut pas plutôt jeté les yeux sur le visiteur, dans lequel elle reconnut le docteur Deltell, qu'elle tressaillit violemment et s'arrêta stupéfaite.

M. Deltell, chez elle ! Pourquoi ? Que lui voulait-il ? Malgré l'effroi dont elle se sentait saisie, elle se dit qu'il était de sa dignité de faire bonne contenance, et au froit salut qu'elle lui adressa, elle répondit par un salut plus froid encore.

—Madame, lui dit le docteur, Mlle Georgette est-elle ici ?
—Oui, monsieur, répondit-elle, laissez-vous en chercher.

—Je viens la chercher, Georgette ! s'exclama-t-elle.
—Vous venez la chercher, Georgette ! s'exclama-t-elle.
—Oui, madame, pour la conduire au chevet d'un homme qui demande à la voir et qui n'a plus que quelques heures à vivre.

—Ah ! c'est ce misérable Re-boul !
—Non, madame, l'homme qui demande à voir Mlle Georgette est son père.

visites à faire en compagnie de son fils, elle ne tarda pas à exprimer le désir de retourner rue Lafayette.

—Allons, ma fille, dit le vieillard, allez dire à la mère de votre fiancé que demain je l'attendrai.

On la chercha une voiture de place et Georgette partit.

Elle trouva Léonie dans le petit salon. Elle lui sauta au cou, rouge de bonheur, les yeux étincelants de joie.

—Qu'y a-t-il donc ? demanda Mme Prudence.

—Vous ne le devinez pas ?
—En te voyant si joyeuse, je pense bien que tu n'as pas à m'apprendre une mauvaise nouvelle.

—Ma mère, réjouissez-vous, le père de Paul a pardonné !... Demain, Paul viendra nous rendre, il nous conduira rue Saint-Maur, son père nous tendra la main et nous déjeunons tous ensemble.

Léonie regardait la jeune fille comme si elle n'était pas comprise.

—Mon Dieu ! mais pourquoi êtes-vous si triste ? reprit Georgette ; moi qui croyais vous causer une grande joie !

Léonie, en effet, était toujours dans cette disposition d'esprit qui porte à la tristesse. Elle avait vivement désiré cette réconciliation, et maintenant qu'elle était obtenue, elle s'en effrayait. Pourquoi ? Elle n'aurait pu le dire au juste. Est-ce qu'elle redoutait de se trouver en présence de cet homme, qu'elle avait mortellement outragé et qui, cependant, pardonnait ?

—Ma chère enfant, dit-elle, je ne suis pas triste comme tu te le crois ; mais je suis troublée, l'émotion... tu dois comprendre. Ainsi, il pardonne ! Toi et Paul avez su l'attendrir ; comment avez-vous pu avoir raison de son ressentiment ?

—A force de baisers, ma mère ! s'écria Georgette.

—Ah ! viens, viens, que je t'embrasse !

Et quand elle eut fébrilement embrassé la jeune fille :

—Maintenant, reprit-elle, raconte-moi ce qui s'est passé.

Georgette lui fit le récit qu'elle demandait.

—Toi et Paul, dit-elle, vous êtes deux bons enfants et vous me prouvez bien, et de toutes les manières, que vous m'aimez.

Elle resta un instant silencieuse et reprit :

—Il me tendra la main, il pardonne, mais il n'oublie pas... Il ne peut pas oublier, ajouta-t-elle avec des larmes dans les yeux ; j'ai toujours été terriblement dresseur entre lui et moi.

—Ma mère, dit doucement Georgette, nous serons aussi, Paul et moi, entre vous et lui.

Léonie soupira et secoua la tête. Georgette s'étonnait et s'attristait de la sombre attitude de Mme Prudence.

—Ma mère, reprit-elle, n'êtes-vous donc pas heureuse de cette réconciliation ?

—Cette réconciliation, ce pardon, ma fille, je les ai souhaités avec ardeur, je les ai accueillis avec reconnaissance ; mais, vous-tu, il y a des moments dans la vie où l'on sent en soi un dégoût profond. Pourquoi cela ? Ah ! pourquoi ! Parce que l'on jette un regard en arrière et qu'on voit tout ce que l'on a se reprocher.

—Oh ! ma mère !
—Tu ne peux pas comprendre cela, toi, dont la vie qui commence est toujours si pure. Ah ! on ne retrouve plus le calme de l'âme, quand une fois on la perdu !

À ce moment, après avoir frappé, Elisabeth ouvrit la porte du salon.

—Qu'est-ce demanda brusquement Léonie.

—Un monsieur qui désire vous parler.

—Je ne sais pas, madame ; ce monsieur est très bien ; il est descendu d'une voiture de maître et est décoré de la rosette de la Légion d'Honneur.

Mme Prudence se leva et suivit Elisabeth dans le magasin.

Elle n'eut pas plutôt jeté les yeux sur le visiteur, dans lequel elle reconnut le docteur Deltell, qu'elle tressaillit violemment et s'arrêta stupéfaite.

M. Deltell, chez elle ! Pourquoi ? Que lui voulait-il ? Malgré l'effroi dont elle se sentait saisie, elle se dit qu'il était de sa dignité de faire bonne contenance, et au froit salut qu'elle lui adressa, elle répondit par un salut plus froid encore.

—Madame, lui dit le docteur, Mlle Georgette est-elle ici ?
—Oui, monsieur, répondit-elle, laissez-vous en chercher.

—Je viens la chercher, Georgette ! s'exclama-t-elle.
—Vous venez la chercher, Georgette ! s'exclama-t-elle.
—Oui, madame, pour la conduire au chevet d'un homme qui demande à la voir et qui n'a plus que quelques heures à vivre.

—Son père ! son père !
—Oui, madame, son père, qui se nomme Edouard Forestier.

Ce nom, jeté ainsi brusquement, produisit sur Léonie un effet terrible ; elle chancela comme prête à s'érouler sur le parquet, puis dans son affolement, de toutes ses forces, mais d'une voix étranglée, elle appela :

—Georgette ! Georgette !
La jeune fille accourut.

Léonie, pâle comme la mort, avait cherché un appui contre un meuble.

M. Deltell ne faisait pas beaucoup attention à l'effacement de l'ancienne amie de sa femme ; mais s'il eût deviné son indicible angoisse, il n'aurait pu l'attribuer à sa véritable cause.

—Ma fille, dit Léonie avec effort, ce monsieur veut vous chercher ; c'est M. le docteur Deltell, il peut vous emmener.

Georgette les regardait tous deux avec stupefaction.

—Mademoiselle Georgette, dit le docteur, je vais vous conduire auprès de votre père mourant.

—Vous avez dit, mon père, monsieur ?
—Oui, mon enfant, votre père, qui désire se faire connaître à vous avant de mourir.

La jeune fille jeta sur la mère de Paul un regard éperdu.

—Allez, ma fille, allez, dit Léonie d'une voix presque éteinte.

—Je vous suis, monsieur le docteur, dit alors la jeune fille, qui avait encore son chapeau sur la tête. Le docteur la fit monter dans le coupé, prit place à côté d'elle, et le cheval partit au grand trot.

Restée seule, Léonie entra précipitamment dans le salon, s'assit sur le canapé comme une masse.

L'épouvante était peinte sur son visage.

—Forestier est le père de Georgette ! murmura-t-elle haletante, prête à suffoquer ; mon Dieu ! mon Dieu ! que va-t-il lui dire ? Ah ! mes pressentiments ! J'ai peur ! j'ai peur !

Pendant le trajet, le docteur Deltell apprit à Georgette que son père se nommait Edouard Forestier, et il lui dit seulement qu'il lui conduisait à l'hôtel Beaujon, où se trouvait son père, mortellement blessé.

Et comme la jeune fille pleurait, se plaignant de ce destin terrible, inexorable, qui lui faisait retrouver son père pour le voir aussitôt mourir, le docteur ajouta d'un ton grave :

—Non, ma chère enfant, ne vous plaignez pas, car la mort de votre père est une faveur que le Ciel vous accorde. Si cela n'eût dépendu que de moi, il serait mort sans vous voir et vous auriez tous jours ignoré le nom d'Edouard Forestier. Mais le malheureux va mourir et je n'ai pu résister à sa prière.

XXII

UNE CONFESION.

Forestier attendait sa fille. Il avait toute sa lucidité et, ses souffrances n'étant pas très aiguës, il pouvait se livrer à ses réflexions. Elles étaient sombres, et s'il envisageait tout son passé, il trouvait que sa vie, tout entière consacrée au mal, n'avait pas été belle.

Mais c'était fini, il allait mourir, et la mort lui suggérait de graves pensées.

Ce n'était pas le repentir qui assombrait son front et volait son regard ; son âme depuis si longtemps pervertie ne recevait pas cette lumière d'en haut qui révèle la conscience endormie et fait considérer l'homme comme la juste expiation d'un passé coupable. L'esprit de révolte grondait toujours en lui, et cependant, à cette heure dernière, il sentait qu'il avait toujours suivi une mauvaise voie et n'avait jamais fait que de faux calculs.

Il avait demandé sa fille. Pourquoi ? En vérité, il n'en savait rien. Toutefois, il sentait que la voir serait pour lui, avant de mourir, une consolation suprême. Sa fille ! le misérable semblait ne plus se rappeler qu'il l'avait volée à sa mère et ensuite abandonnée.